

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 22

Artikel: Joie inconsciente
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Bien sûr qu'il s'est pendu, allez voir regarder au coin de la maison-de-ville, monsieur le régent ! que l'ont bramé ti lé z'autrou z'infants.
Dâvi daô Tellet.

Résignation. — Un jeune homme, qui se croit poète, disait l'autre jour à l'un de ses amis :
— Veux-tu lire ma dernière œuvre ?
— Je veux bien, si tu me promets que c'est vraiment la dernière.

Un joli mot de bébé. — La famille rentre de la promenade; il fait presque nuit; quelques étoiles scintillent au ciel. Bébé réfléchit, silencieux. Puis, tout à coup :
— Papa, est-ce le bon Dieu qui allume les étoiles, dis ?
— Oui, mon chéri.
— Ah ! oui... Et désignant un ver luisant dans l'herbe sombre : « Regarde, il a laissé tomber son allumette. »

LES LANDWEHRIENS AU FRONT

Une partie de nos landwehriens viennent de rentrer du service de la patrie; une autre partie les y remplace. Aux braves qui reviennent, comme à ceux qui partent, nous rappelons les rimes que voici, de Georges Jaccottet, un landwehrien, lui aussi, qui est présentement dans les seconds et dont la chaleur de ses sentiments patriotiques n'est égalée que par la fécondité de sa verve de « rimailleur », comme il se plaît à s'appeler, par excès de modestie.

Ce morceau, qui est bien l'expression franche de la mentalité de la grande majorité de nos landwehriens, est extrait de la plaquette : *Sac à terre*, rimes d'occasion et croquis militaires, de Georges Jaccottet. (J. Marti, imprimeur-éditeur, Zermatt). Lisez cette plaquette.

Sac au dos.

Ainsi de l'existence libre
Dans nos villes, dans nos hameaux !
Un ordre retentit et vibre :
« Allons, la landwehr, sac au dos ! »

Il faut déposer notre blouse,
Notre veston, l'habit civil,
Pour aller sur quelque pelouse
Savourer les douceurs du drill.

En guise de chapeaux de paille,
Coiffons les képis « élégants »,
Et décrochons de la muraille
Les fusils et les yatagans.

Embrassons la femme, les mioches,
Serrons le ceinturon d'un cran,
Et puis, sans peur et sans reproches,
Allons nous mettre à notre rang.

Puisqu'il faut sur notre patrie,
Que des gars veillent nuit et jour,
Allons-y sans pleurnicherie,
Sans ronchonner, chacun son tour !

Ce n'est pas une grave affaire,
Chacun de nous sait ce que c'est,
« Il n'y a pas lieu de s'en faire »
Comme disent ces bons Français.

Endossons avec le sourire
Notre costume de gala,
Et chantons pour qu'on puisse dire :
« Les landwehriens sont un peu là ! »

Et quand à la fin du service,
Nos chefs nous diront « au revoir ! »
Nous songerons que pour la Suisse,
Nous aurons fait notre devoir.

Il ne faudrait pas que nos armes
Nous paraissent de vils fardeaux !
Le métier a parfois ses charmes...
Allons, les amis, sac au dos !

GEORGES JACOTTET.

Le mauvais fils. — « Le Plaisir est le fils de l'Amour » disait l'un de ses adorateurs à la Malibran.

— C'est possible, répliqua-t-elle, mais convenez, en ce cas, que c'est un bien mauvais fils, car il a fait mourir son père !

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

13

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

— Une charmante composition, dit-elle, et remplie de sentiment... Mais pourquoi gêner un penchant qui paraît si décidé ?

— Ce sont ses tuteurs ; ils veulent qu'il suive la carrière du droit.

— Ses tuteurs !... Il est donc orphelin ?

— Depuis longtemps, il n'a plus qu'un vieil oncle qui pourvoit à son éducation.

— Pauvre enfant ! » dit la jeune Anglaise avec un accent plein de compassion.

Ces paroles m'enivrèrent. Elle m'avait plaint ; c'était assez pour que je fusse glorieux de me trouver orphelin, pour changer en félicité mon plus grand malheur.

Oh ! que j'eusse voulu retenir sur moi sa pensée ! Mais, au lieu de ce bonheur suprême, ses discours changèrent d'objet, et j'appris par quelques mots, que dans huit jours elle repartirait pour l'Angleterre. Que deviendrai-je alors, face à face avec M. Ratn ? Je m'abandonnai à la tristesse.

« Angleterre ! pays charmant, vers lequel voguent les navires ; frais rivages, parcs ombragés, où vont les jeunes miss promener leur mélancolie !... Ici, tout est sans charme ; ici, rien n'est aimable. » Et je regardais le lac sans plaisir.

Quand elle s'éloignera ! quand d'autres contrées la verront passer !... quand à l'heure de midi, elle voyagera par les routes poudreuses, laissant tomber ses regards sur la verdure des arbres, des prés !... que ne suis-je dans ces prés, sous ces arbres !... Jeune miss, vous fuyez ? Que ne suis-je devant ces chevaux, exposé à être foulé par eux ! Je verrais sa crainte, je retrouverais sa compassion ! » Et je m'imaginai que sans sa compassion ce n'était pas la peine de vivre.

La séance était finie. Tout en songeant ainsi, j'attendais avec une avide impatience que le portrait vint à la galerie ; mais le soir arriva avant qu'il eût paru, et les jours suivants se passèrent dans cette ingrate attente. C'est alors que, les événements m'ayant conduit vers la lucarne, je ne pus résister au désir d'aller jusque dans l'atelier même contempler les traits de celle qui régnait sur mon cœur. On a vu quelle catastrophe s'ensuivit, et comment j'étais resté à songer au milieu d'un beau désordre. Je reprends mon récit.

J'avais cette fois le sentiment très-net de ma ruine définitive. Déjà coupable de mensonge et de lèze-Elzévir, aller encore enfoncer une porte, lire des livres défendus, puis m'échapper de ma prison, puis courir les toits, puis porter le ravage et la destruction dans un atelier, déranger un mannequin, percer un tableau ?... Affreuse série de crimes, dont M. Ratn tenait le premier chaînon, à savoir le fou rire.

Que faire ? arranger, réparer, remettre en place ? Impossible, il y avait trop de mal. Inventer une fable ? Tout à l'heure, à propos du hanneton, je n'avais pas trouvé que ce fût si facile. Avouer ? plutôt tout au monde ; car il aurait fallu laisser voir que j'étais amoureux, et, au seul soupçon d'une pareille immoralité, je voyais toute la pudeur de M. Ratn lui monter au visage, et son seul regard m'anéantir.

Je résolus de reprendre le chemin de ma chambre, de refermer sur moi la porte, et de m'adonner à l'étude avec plus de zèle que jamais, soit pour écarter de mon esprit d'importunes terreurs, soit pour donner le change à M. Ratn, qui serait très certainement content de ma moralité, si je lui présentais une copieuse provision de devoirs bien écrits, soigneusement faits et témoignant de ma parfaite application. Seulement, comme le jour baissait rapidement, je crus devoir différer mon départ de quelques minutes encore, afin que l'obscurité me dérobat aux regards du prisonnier quand je repasserais sur le toit.

Je mis à profit ces minutes pour contenter ma curiosité. Après quelques recherches, je trouvai le

portrait adossé à la muraille, et je l'approchai du jour.

Il était presque achevé. La jeune miss, dans une gracieuse attitude, était assise auprès de son père, et sa main délicate reposait négligemment sur le cou du bel épagneul. D'antiques hêtres ombrageaient la scène, et, par une trouée, on apercevait un beau château assis sur une pelouse qui dominait la mer.

A la vue de ces traits tout remplis de grâce et animés par un touchant attrait de douceur et de mélancolie, j'éprouvai les plus tendres émotions, mais pour retomber bientôt dans l'amer regret de ne lui être rien, de la voir s'éloigner bientôt. Tout en me repaissant du charme de son regard : « Pour quoi, lui disais-je, pourquoi n'êtes-vous pas ma sœur ? Que vous me trouveriez un frère tendre et soumis ! que je rendrais heureux avec vous ce vieillard ! Que la verdure est belle où vous êtes !... que les déserts seraient aimables avec vous !... Lucy !... ma Lucy !... ma bien aimée ! »

La nuit était venue. Je me séparai tristement du portrait, et je me trouvai bientôt dans ma chambre, au moment où l'on m'apportait de la lumière et mon souper.
